

musique

SPECTACLE Pour dire la dictature et l'exil, le chanteur lyrique Emiliano Gonzalez Toro revisite avec son père la musique populaire latino-américaine dans «Te Recuerdo», ce week-end au Théâtre Forum Meyrin. Entretien.

La mémoire en chantant

PROPOS RECUEILLIS PAR LAURA HUNTER

Évoquer l'exil des Chiliens après le coup d'Etat du 11 septembre 1973 en se focalisant sur la «deuxième génération», ces enfants d'exilés dont il fait partie, voici le pari du directeur musical et chanteur lyrique Emiliano Gonzalez Toro. Réunissant autour de lui la metteuse en scène, soprano et actrice française Mathilde Etienne, ainsi qu'une dizaine de musiciens et artistes internationaux, ce ténor de renom a conçu une œuvre multidisciplinaire. Entre opéra théâtral, fresque culturelle de l'Amérique latine populaire et manifeste pour la mémoire des victimes des dictatures, *Te Recuerdo* (*Je me souviens de toi*) propose un voyage dans ce (non-) pays qu'est l'exil. Du point de vue de ceux qui, «habités par leur culture d'origine, ni d'ici, ni de là-bas mais un peu beaucoup des deux, ont dû façonner leur identité en construisant leur propre histoire», précise Mathilde Etienne. Avec, sur scène, la présence et la voix émouvante de Pancho Gonzalez, le père d'Emiliano. *Le Courrier* a rencontré les deux hommes au Manège d'Onex, où la troupe répétait ces jours en résidence.

Photos.

Le chanteur lyrique Emiliano Gonzalez Toro et son père Pancho en pleine répétition. JEAN-PATRICK DI SILVESTRO En médaillon: Le chanteur chilien Victor Jara, source d'inspiration du spectacle *Te Recuerdo*. DR

Comment est né ce projet?

Emiliano Gonzalez Toro: Je voulais rendre hommage à mon père, qui a bercé mon enfance des chants et des textes de Victor Jara, Pablo Neruda, Violeta Parra, Carlos Puebla... Rendre hommage aussi à la musique populaire latino-américaine, tout en appuyant les lignes mélodiques à l'aune de mon parcours d'artiste lyrique, avec du violoncelle par exemple. Je souhaitais également évoquer le Chili, pays de mes parents qui n'était pas vraiment le mien jusqu'à peu. Sans parler de démarche thérapeutique, il s'agissait d'apprivoiser son histoire qui, bien que je ne l'aie pas vécue directement, a formé la personne que je suis.

Pancho Gonzalez: Emiliano n'était pas né lorsque nous avons quitté le Chili après le coup d'Etat. Sa mère et moi étions militants de gauche et nous savions que, pour nous, c'était l'exil ou la mort. A notre arrivée en Suisse, le Conseil fédéral avait déterminé que «la barque était pleine» et que le pays ne pouvait accueillir que 250 ressortissants chiliens – sélectionnés avec soin pour ne pas risquer une «infiltration rouge»! Sans-papiers, nous avons été logés par des amis qui nous ont cachés, avec l'association «Places gratuites». Ce mouvement citoyen appelait les Suisses à la désobéissance civile. Emiliano n'a pas connu le Chili d'alors, l'effervescence révolutionnaire véhiculée par l'élection d'Allende et les victoires de Cuba. Mais il a écouté durant toute son enfance la musique populaire latino-américaine, qu'on appelait dans les 1970 la «nouvelle musique» ou *canción-protesta*. C'étaient des chansons à texte, que je n'ai cessé depuis de fredonner et jouer. Petit, Emiliano s'endormait dans la housse de ma guitare pendant que je donnais des concerts!

Dites-en nous plus sur cette «nouvelle musique»...

PG: La chanson et l'écriture engagées ont pris une importance de taille dans le processus politique à l'œuvre. Le président Salvador Allende s'est beaucoup appuyé sur ces artistes pour inciter le peuple à participer aux travaux volontaires. Formidable vecteur de militance, cette musique a suscité une immense adhésion parmi les couches populaires de la société chilienne. Les pouvoirs de droite l'ont bien compris; ils ont eu peur. Ce n'est pas un hasard si le jour du coup d'Etat, le premier réflexe des militaires a été de brûler livres et disques, de censurer la radio et d'éliminer les artistes opposants. Et ce pendant plus de vingt ans! Mais les chansons ont perduré, et avec elles, l'espoir.

Quels points communs entre votre histoire et celle d'Amanda, l'héroïne du spectacle, apatride comme vous?



EGT: Mes recherches sur mon identité m'ont réservé beaucoup de surprises. J'ai découvert que de nombreuses personnes à travers le monde sont apatrides. Une même trajectoire, avec des spécificités propres à chacun, que des réfugiés libyens ou syriens, des Balkans ou d'Afrique noire, partageant avec moi et d'autres amis latino-américains, ou même européens. Mathilde Etienne avait la distance nécessaire pour inventer, à partir des témoignages récoltés, une histoire sur ces années-là, sur l'exil et les dictatures, qui résonne dans l'actualité. Nous sommes partis de la chanson «Te Recuerdo Amanda», de Victor Jara (*lire ci-dessous, ndlr*) pour créer le personnage d'une jeune apatride, Amanda. Née à Genève de parents chiliens, celle-ci décide de partir au Chili pour renouer avec des racines qui ne sont les siennes que par héritage.

PG: Je parlais de la survie et la mémoire par la musique. C'est cela que je perçois dans la chanson de Victor Jara. Elle parle de la distorsion du temps. En amour comme en militantisme, on ne compte pas le temps, on n'est jamais fatigué. C'est la force de l'idéal et de la solidarité, qui fait surmonter les risques, les pertes et la peur. A l'époque, nous savions que des gens disparaissaient dans des souffrances atroces. Les chansons permettaient et permettent encore de ne pas les oublier, de les faire vivre.

On sent entre vous deux une belle complicité, chargée d'émotion mais aussi teintée de légèreté...

PG: Je vois ce moment comme un passage de témoin. Je suis ému et très fier que mon fils soit sensible aux souffrances des migrants d'autres continents. Dès notre arrivée en Suisse, nous avons été solidaires des Portugais contre le dictateur Salazar ou des Espagnols contre Franco. Emiliano nous accompagnait aux manifestations, ce n'est donc pas une surprise. Ma guitare, qui a son âge, est ornée d'un foulard brodé par une mère argentine de la place de Mai... Artistiquement aussi, je suis heureux. Car maintenant, l'enfant guide le père, le processus s'est inversé. Ce qui me touche également, c'est que mon fils n'ait pas développé de rancœurs contre son pays

d'origine. Et ce malgré le fait qu'il ait été considéré «apatride et renégat» par les autorités jusqu'à sa majorité. De l'autre côté, Emiliano s'est construit auprès de personnes bienveillantes à Genève et n'a donc pas davantage d'amertume envers son pays d'accueil, qui ne lui a accordé la nationalité que tardivement.

EGT: Oui, j'ai navigué en eaux troubles pendant certain temps! Mais le côté positif de cette jeunesse apatride, c'est que je méconnaissais totalement le sentiment nationaliste. J'ai rencontré ici des gens que je considère encore aujourd'hui comme ma famille. C'est pourquoi, même si les dictatures et l'exil ont un aspect triste et sombre qu'on ne saurait jamais nier, il était fondamental pour moi que ce spectacle ne soit pas un drame larmoyant. Mathilde Etienne, avec son impressionnante sensibilité, a intégré à la scénographie des matières colorées et d'autres éléments de l'ordre du rêve, des manifestations et du jeu: graffitis, tissus typiques appelés *arpilleras* – à l'image de ceux cousus par les mères des disparus des dictatures latino-américaines avec des bouts de papiers dissimulés à l'intérieur. Nous ne voulions pas faire un spectacle militant. Plutôt rendre vie à ces auteurs qui, tels Joan Baez ou Léo Ferré, ont su raconter les gens d'en bas avec une tendresse non dépourvue de réalisme et de critique sociale.

A voir.

Te Recuerdo, ve 22 et sa 23 avril, 20h, Théâtre Forum Meyrin, 1 pl. des Cinq-Continents. Rés. ☎ 022 989 34 34. Espace ouvert dès 16h, bar, encas, expos, films et animations avec des associations œuvrant dans l'intégration et la transmission de la mémoire (Jardin des disparus, Centre de formation femmes migrantes, etc.).



Victor Jara, le sens et le sang

«Je ne chante pas pour chanter / Ou parce que j'ai une belle voix / Je chante parce que la guitare / A raison et fait sens», déclarait dans «Manifesto» cet homme né le 28 septembre 1932 au sein d'une famille paysanne de la province de Ñuble. Choisi par Emiliano Gonzalez Toro et Mathilde Etienne comme inspiration musicale de leur spectacle, cette figure emblématique de la poésie chilienne était aussi compositeur-interprète, directeur de théâtre, professeur et activiste politique.

Dans les années 1960, Victor Jara prend la direction du collectif Quilapayun, les interprètes du célèbre «El pueblo unido jamás sea vencido» (Le peuple uni jamais ne sera vaincu). Militant antifasciste, il s'engage dès 1970 dans la campagne électorale de l'Unidad popular, alliance des partis socialiste, communiste et social-démocrate chiliens. Puis s'investit dans le processus politique suivant l'élection du président Salvador Allende, jusqu'au coup d'Etat au cours duquel ce dernier se donne la mort. «Durant

ces mille jours, ses chants étaient repris partout au Chili», se souvient Pancho Gonzalez, qui interprétera ce week-end les textes du chanteur.

TORTURÉ ET FUSILLÉ AU STADE «CHILE»

Le 11 septembre 1973, Victor Jara est arrêté à l'université par les troupes de Pinochet, avec d'autres professeurs et élèves. Emmené au stade sportif «Chile» (rebaptisé «Victor Jara» en 2003), le poète est détenu durant quatre jours, subissant des tortures indescriptibles, puis fusillé le 16 septembre. Il y a écrit le poème «Nous sommes cinq mille ici», aussi connu sous le titre «Estadio Chile»: «Nous sommes cinq mille dans cette petite partie de la ville / Nous sommes cinq mille / Combien serons-nous dans les villes et dans tout le pays? / Combien d'humains à avoir faim, froid, peur, mal! / Combien paniquent, sous la pression morale et la terreur! / Et combien deviennent fous!» LH

PUBLICITÉ

BASELITZ
MALELADE
BESTIAIRE D'IMAGES ET DE MOTS

13 FÉVRIER – 15 MAI 2016
MARDI À DIMANCHE, DE 14 À 18 HEURES



© Georg Baselitz

FONDATION
JAN MICHALSKI
POUR L'ÉCRITURE
ET LA
LITTÉRATURE
Ch. Bois Désert 10 • 1147 Montricher

**FONDATION
JAN MICHALSKI
POUR L'ÉCRITURE
ET LA LITTÉRATURE**